

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE THÉÂTRE CANADIEN



L. P. NORMAND, Éditeur-Propriétaire.

FEUILLETON CANADIEN.

## FATALITÉ.

—\*—

**H** ! oui, vous m'aimez bien ! n'est-ce pas que vous m'aimez bien, Henriette ?

—Que trop méchant !

—C'est donc demain ! demain ! mon Dieu ! comme c'est long ! que le temps passe lentement ! maudite aiguille, va ! elle marche comme une tortue ! Voyez, donc, mon amie ; il n'est que dix heures ! Encore douze heures !

—Vous êtes gentil, monsieur !

—Mais, ne comprenez-vous pas ?

—Je comprends que vous vous ennuyez près de moi.

—Moi ! Ô Henriette, si vous pouvez dire ça ?

—Eh ! vous avez sans cesse les yeux tournés vers la pendule.

—C'est vrai, mais.....

—C'est un signe d'ennui.

—Mauvaise !

—Enfin, convalez.....

—Oui, je conviens que les instants me paraissent démesurément longs ; je conviens en hâter le cours, voir cette soirée finie !

—Quelle amabilité ! Continuez, je vous prie.

—Voir le soleil se lever.....

—Si toutefois, il se lève demain.

—Le jour, si vous préférez.

—Ce serait plus logique, car il neige à plaisir, ce soir. Entendez-vous le sifflement des rafales, et le bruissement de la neige s'annonçant sur les toits pour tomber sur le pavé.

—Que m'importe !

—Cela signifie qu'il ne fera pas beau demain.

—Le soleil luira pour moi.

—Vous êtes privilégié, Gustave.

—Oh ! oui, privilégié, c'est le mot, mon Henriette ! Vous avez consenti à m'épouser et demain.....

—Demain, vous commettrez une folie.

—Le plus bel acte de mon existence.

—Croyez-vous ?

—Ne raillez pas mon amie. L'amour est l'ennemi de la plaisanterie. Je vous aime tant, regardez-moi, Henriette ! Tenez, je suis à vos pieds, je les baise, que

ne m'est-il possible de vous exprimer l'immeuse inquiétude dont mon cœur est inondé en songeant que, demain, dans quelques heures..... je serai le plus fortuné des hommes. Quelle félicité pour tous deux, ma bien-aimée ! Nous nous aimons tant..... Être à nous, rien qu'à nous..... Nous voyez-vous, le soir, tendrement assis l'un près de l'autre, à côté d'un bon feu pétillant, alors que tout est froid au dehors, que la tempête gémit dans le tuyau de la cheminée et que la pluie chatoie à petit bruit contre les vitres du notre fenêtre hermétiquement close. Puis, plus tard, un blond enfant, aux joues roses, aux cheveux bouclés..... le vois-tu, mon Henriette jouant sur tes genoux, me tendant ses petites mains.....

La jeune fille rougit de pudeur et de plaisir.

—Bon Gustave, dit-elle ! mais il ne faudra pas oublier ces pauvres malheureux qui sont sans pain, et souvent sans abri !

—Oh ! non, non, nous ne les oublions pas. Il est si doux de consoler les affligés ! tu te chargeras d'accueillir les femmes, de leur donner de bons conseils et de l'occupation ; moi je prendrai soin des hommes.

—Béni soit le ciel qui nous promet toutes ses joies ! s'écria la jeune fille les yeux humides de larmes. Mais il se fait tard ; bonsoir, mon ami ; à demain !

—Déjà ! répondit Gustave d'un ton chagriné.

—Tout à l'heure, vous vous plaigniez que les instants ne coulaient pas assez vite.

Un baiser, au moins, avant de nous quitter, mon Henriette.

La jeune fille, demi souriante, demi rougissante, tendit chastement de front ; les lèvres de son fiancé s'y imprimèrent, avec passion ; mais elle s'échappa bientôt en lui envoyant un signe d'adieu. Gustave l'accompagna du regard, puis il prit son manteau, et sortit.....

On était à la fin de novembre ; la température était humide et un verglas lui-même comme un miroir diamantait les trottoirs, couvert de neige glacée par les froids précédents. D'intervalles en intervalles des avalanches s'abattaient avec de sourds fracas, du faîte des maisons dans la rue.

Gustave R\*\*\* regagnait rapidement le logis qu'il occupait au bout du faubourg Saint-Roch songeant que le lendemain il épouserait sa cousine Henriette qu'il idolâtrait, quand, parvenu vers l'extrémité de la rue des Fossés, un violent coup de vent suivi d'un horrible craquement le firent tressaillir. Il voulut hâter le pas. Hélas ! il était trop tard ! Un bloc de neige énorme se détacha du sommet d'un édifice et l'écrasa sous le poids de sa masse.....

Le lendemain soir, un glas funéraire annonçait aux habitants de Québec que le pauvre Gustave R\*\*\* avait payé son tribut à la mort.

Trois mois après, Henriette D\*\*\* prenait le voile.

D. F\*\*\*

## POÉSIE CANADIENNE.

### NICOLET.

O Nicolet qu'embellit la nature,  
Qu'avec transport toujours je te revois !  
Sous les frimats comme sous la verdure,  
Tu plais autant que la première fois.

L'air tempéré, l'horizon sans nuage,  
Pour t'embellir, tout s'unif à la fois :  
Le front paré d'un éternel feuillage,  
Ne peux-tu pas plaire comme autrefois ?

Je te revois ce modeste héritage,  
Où m'enivra le plaisir autrefois ;  
Quand protégeant tous les jours le jeune âge,  
Je fus heureux pour la première fois.

Mais quel revers loin de cette retraite  
A dispersé les amis de mon choix ?  
En vain mon cœur y recherche et regrette  
Ce que j'aimai pour la première fois.

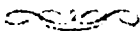
R. LAVIOLETTE.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

## ESQUISSES INDIENNES.

# FELLUNA,

## LA VIERGE IROQUOISE.



I.

LES HURONS ET CEUX QUI LES ÉVAN-  
GÉLISÈRENT.

(Suite.)

De tous les apôtres de l'Amérique, il n'y en a pas qui nient déployé autant d'intrépidité unie à autant de renoncement à eux-mêmes que ceux qui évangélisèrent les Hurons. Qui pourra jamais dire tout ce qui leur en coûta de fatigues, de travaux et de dangers pour parvenir à ce glorieux résultat? Après avoir franchi l'Océan, dont la traversée était alors si périlleuse, il s'enfonçaient dans les terres jusqu'à trois cents lieues. Pour tout moyen de transport, ils n'avaient que de fragiles canots d'écorce de l'épaisseur d'une pièce de monnaie. Ces légères embarcations étaient exposées, chaque instant, à se briser contre les écueils dont les rivières étaient parsemées. Souvent, pour éviter une cataracte ou atteindre un autre cours d'eau, ils étaient obligés de porter sur leurs épaules, l'espace de plusieurs milles, leur canot et leur bagage. Il leur fallait se frayer un chemin au travers des forêts vierges, dont les arbres étaient liés les uns aux autres par les plantes sarmentées. Ils devaient aussi passer des forêts et des marais. Dans ces derniers endroits, des myriades d'insectes leurs pratiquaient par tout le corps des piqûres d'autant plus sensibles qu'ils versent dans la plaie une liqueur venimeuse dont la présence détermine l'enflure et la cuisson. Outre ces inconvénients, les missionnaires couraient le risque de périr de faim, si les eaux engloutissaient leurs vivres. A ce danger se joignait celui de tomber entre les mains des cruels Iroquois, ennemis acharnés des Français. Ces barbares avaient formé le projet de détruire entièrement

la colonie que les derniers foudroyaient sur les bords du Saint-Laurent. Ils dressaient continuellement des embuscades, afin de surprendre ceux qui sortaient des forts, soit pour chasser, soit pour voyager. Ils torturaient leurs malheureux captifs avec le raffinement féroce que l'on reconnaît aux naturels de l'Amérique du Nord. Ces dangers n'étaient pas douteux: les missionnaires ne peuvent se les dissimuler, et quelques-uns en ont été victimes. Mais leur courage semblait grandir avec les souffrances et l'adversité. Aucun d'eux ne refusait de faire le sacrifice de sa vie: chacun, au contraire, ambitionnait d'aller dans le pays des Hurons.

Lorsqu'ils étaient chez ces sauvages, qui ne les comprenaient pas et dont ils n'étaient point compris, ils étaient obligés d'apprendre une langue qui n'avait aucune ressemblance avec la leur. Les superstitions, les préjugés, et l'amour des vieilles institutions qui caractérisent les Indiens, étaient les obstacles moraux qu'ils rencontraient dans l'accomplissement de leur noble tâche. Ces entraves ne peuvent être comparées qu'aux difficultés physiques qu'ils surmontaient, en se rendant au théâtre où devait s'exercer leur zèle.

Le cadre restreint de cet esquisse ne nous permet pas d'arrêter davantage nos yeux sur cette glorieuse page des annales de la religion. Cependant, quel sujet plus digne d'occuper un auteur que la lutte soutenue par les missionnaires pour établir parmi les Hurons le règne de l'Évangile, qui substituait l'humiliation et le sacrifice à leurs habitudes d'orgueil et de sensualité? Si vous désirez vous initier à leurs combats, lisez les écrits sans prétentions qu'ils ont tracés dans le wigwam de l'Indien, ou sous les rameaux séculaires d'un géant de la forêt. Vous y trouverez le récit fidèle de leurs immenses travaux, qui commanderont votre respect et votre admiration.

## L'ENLEVEMENT.

Les Hurons avaient fait des traités de paix ou d'alliance avec toutes les tribus indiennes qui les entouraient. Un jeune homme de la Bourgeoisie de St-Joseph, qui brûlait du désir de s'illustrer par quelque haut fait, était mécontent de

cet état de choses. Ontago—tel était son nom—avait déjà vu la neige couvrir dix-huit fois la terre ; mais, malgré son agilité à la course et son habileté à manier l'arc et le fusil, il n'avait encore pu suspendre une seule chevelure à sa ceinture. Afin de donner un libre essor à son ardeur belliqueuse, il résolut de faire une excursion chez les Iroquois, en compagnie de quelques uns de ses amis. Cinq d'entre eux, poussés comme lui de l'envie d'acquiescer de la gloire, s'engagèrent à le suivre. Ils firent leurs préparatifs secrètement, de crainte que les chefs ne s'opposassent à leur entreprise périlleuse, s'ils en avaient connaissance. Ils étaient à présumer qu'ils auraient empêché cette expédition hostile, qui pouvait être suivie de terribles représailles et jeter dans une guerre désastreuse deux puissantes nations.

Ontago et ses compagnons, s'étant mis en route, parcoururent près de soixante lieues avant de voir la fumée des cabanes iroquoises. Pendant les premiers jours, ils n'avaient pas pris beaucoup de précautions : ils n'avaient songé qu'à faire diligence ; mais, lorsqu'ils furent en pays ennemi, ils s'avancèrent plus que de nuit. Ils allumèrent même pas de feu, de peur que la fumée ne les trahit. Le succès de leur entreprise dépendait du soin qu'ils prenaient à couvrir leur marche ; parce que s'ils avaient été découverts, non seulement ils n'auraient pu faire aucune capture, mais ils auraient été eux-mêmes, exposés à être faits prisonniers.

Ils se mirent en embuscade dans un bois touffu, qui entourait un village iroquois, bâti au milieu d'une étroite clairière. Leur dessein était de casser la tête à quelque chasseur solitaire, ou d'enlever quelque femme.

Les anciens sauvages ne partageaient point nos idées sur l'honneur et la gloire militaire. Ce que nous appelons lâcheté et assassinat, ils le nommaient prudence et bel exploit. La conduite qu'ils tenaient pour mériter l'estime et l'admiration de leurs compatriotes, ne ferait qu'attirer notre réprobation et notre horreur sur un homme qui agirait de même parmi nous. Un guerrier des forêts, qui surprenait son adversaire sans s'exposer au danger d'une lutte, croyait atteindre à la perfection de son art. En un mot, le but de leurs expé-

ditions militaires était de faire le plus de mal possible à l'ennemi, avec le moins de perte pour eux-mêmes.

Les Hurons se tinrent en embuscade durant deux jours, sans avoir l'occasion d'exercer leur adresse ; mais, au commencement du troisième, la fortune leur fut favorable. Une jeune fille, sortant du village iroquois, s'approcha du bois. Elle entra sous les verts arceaux de la forêt et vint couper de la fougère près de l'endroit où ils étaient. Sa démarche était lente et gracieuse ; son corps ondulait comme un frêle peuplier sous les efforts de la brise. Un sang ardent animait ses joues, moins brunes que ne les ont ordinairement les Indiennes ; ses yeux noirs brillaient d'un doux éclat sous des sourcils légèrement arqués ; ses lèvres roses laissaient voir de petites dents blanches, semblables à celles que les romanciers ne manquent jamais de comparer à des perles. Une luxuriante chevelure déroulait ses anneaux soyeux sur ses épaules. Elle portait une chemise de calicot, une courte jupe de drap, des souliers de cuir d'original, et des guêtres que des jarretières artistement brodées, avec du poil de porc-épic, attachaient au-dessous des genoux. Soit que les Hurons fussent frappés de la beauté de l'Iroquoise, soit qu'ils attendissent les ordres de leur chef, ils demeuraient immobiles et semblaient la contempler. Ontago sortit de sa cachette, bondit vers elle et la renversa par terre. Il l'empêcha de crier en lui fermant la bouche avec sa main. Aidé par ses compagnons, il lui attacha les bras ; en même temps, il la menaçait de la mort, si elle appelait du secours ou refusait de le suivre.

Les Hurons s'éloignèrent aussitôt du village près duquel ils avaient fait leur capture. Ontago ouvrait la marche, suivi par la prisonnière ; les autres venaient après elle. Ils marchaient à la file les uns des autres, chacun ayant soin de poser les pieds où les avaient mis celui qui le précédait ; celui qui les avait les plus larges venait le dernier, afin que l'ennemi, en ne voyant qu'une seule empreinte de pas, ne soupçonnât point qu'un parti de guerre avait passé par là.

ERASTE D'ORSONNENS.

(La suite au prochain numéro.)